



RÉTROSPECTIVE

ENTRETIEN AVEC HENRI-FRANÇOIS DEBAILLEUX

MUSÉE D'ART MODERNE ET CONTEMPORAIN
LES ABATTOIRS – TOULOUSE.
DU 18 NOVEMBRE 2011 AU 29 JANVIER 2012.



Chien, variation sur le thème d'un autoportrait.
1974, huile sur toile, 195 x 365 cm.

VLADIMIR VELICKOVIC

Vladimir Velickovic, les versants du silence.
Commissaires : Alain Mousseigne et Amélie Adamo.



Henri-François Debailleux | Comment avez-vous conçu cette exposition ?

Vladimir Veticovic | Je n'ai réalisé que très peu de rétrospectives, et en plus, celle-là s'annonce particulière. En effet, compte tenu de la configuration du musée, nous avons choisi de présenter les différents thèmes que j'ai abordés tout au long de ma carrière et de jouer sur le côté rétrospectif pour chacun d'entre eux. Nous avons, en outre, décidé de mêler chaque fois la peinture et le dessin puisque cette pratique est essentielle dans ma façon de travailler. C'est donc la première fois que je mets côte à côte des œuvres réalisées il y a 50 ans et d'autres très récentes. À certains moments, je trouve cette confrontation terrible et à d'autres, je la trouve logique, cohérente. Donc, d'un côté cela m'effraie et de l'autre, cela me réjouit. Je me situe entre les deux. De toute façon, il est toujours bizarre de voir un condensé de sa vie de peintre réuni en un seul lieu.

HFD | Justement, quel regard portez-vous sur votre parcours ?

VV | Ce qui est fait est fait, c'est derrière moi. Et aujourd'hui, en avançant en âge et en voyant le temps

s'envoler de plus en plus vite, je me concentre sur le temps qu'il me reste pour l'utiliser au maximum. Je veux faire avancer mon concept. Je ne veux absolument pas l'abandonner, mais je crois pouvoir évoluer en apportant des changements à l'intérieur des différentes voies possibles. Je n'éprouve donc nulle envie que quelque chose vienne me détourner de mon travail. C'est la raison pour laquelle j'essaie d'être le plus présent possible à l'atelier, dans cet espace qui représente à la fois mon paradis et mon enfer. C'est le lieu où je me sens bien. J'ai un moteur derrière mon dos qui me propulse, me pousse, qui me donne cette ambition.

HFD | Comment travaillez-vous ?

VV | Je suis très désordonné, j'ai toujours fonctionné comme ça : je commence un dessin, je passe à la peinture, je reviens au dessin, je réalise un collage... Je passe sans arrêt d'une discipline à l'autre, mais sans jamais longtemps perdre de vue le dessin, aussi bien le dessin préparatoire que plus abouti ou encore celui très défini, qui devient alors une œuvre autonome. Ces allers et retours constants me permettent de ne pas rester collé à une seule chose pendant une journée, →

Ci-dessus : *Feu*.
2005, huile sur toile, 250 x 500 cm.

Ci-contre : *Crochet*.
1990, huile sur toile, 210 x 150 cm.





une semaine, un mois. Ma désorganisation offre un côté positif : elle m'évite toute saturation, tout ennui, et aussi tout systématisme. Il en est d'ailleurs de même dans ma façon d'aborder mes sujets : j'en laisse un de côté, j'y reviens, je repars sur un autre. On s'en rend compte à Toulouse avec l'enchaînement de ces thèmes, ceux liés à Muybridge, aux origines avec l'idée de la naissance, aux crucifixions, aux personnages, aux rats, aux oiseaux, aux lieux qui sont des espaces abandonnés, vides, avec des potences, des crochets, quelquefois sous l'aspect de salles de torture, grises, en béton. Ce qui est étonnant est que ce thème des lieux, par exemple, commence avec un petit tableau évoquant un intérieur que j'ai réalisé à la fin des années 1950 et où apparaissent déjà des éléments que j'ai développés par la suite. Je pourrais encore citer les gisants, les corps étalés par terre, les feux, les têtes...

HFD | Justement, comme le montre très bien cette rétrospective, vous êtes toujours resté fidèle à certains thèmes sur lesquels vous revenez régulièrement. Comment procédez-vous ?

W | Cela ne relève pas d'une volonté particulière de poursuivre à tout prix une voie commencée il y a 50

ans. Cela s'est imposé à moi. Le fait de travailler plusieurs thèmes en même temps m'évite de me sentir bloqué sur l'un d'entre eux et de tourner en rond. En outre, les arrêter et revenir régulièrement sur eux engendrent chaque fois une évolution avec des modifications. Au musée des Abattoirs, si l'on regarde une salle avec son thème, on peut même avoir l'impression, au premier coup d'œil, que les œuvres sont de différents artistes. Mais si l'on regarde de plus près, on s'aperçoit qu'il existe un vrai fil conducteur et que les différences résultent d'une évolution logique et d'une volonté de changer, d'aller toujours plus loin dans le sujet.

Je n'ai jamais réfléchi pour aller rattraper et remettre en route un thème que j'ai abandonné un certain temps. Cela s'est toujours produit de manière spontanée, sans aucune stratégie. Il y a même eu quelquefois un certain danger à le faire. Si je prends par exemple l'image du chien, elle était devenue tellement caractéristique de mon travail que tout le monde m'identifiait à elle et j'ai senti que cela pouvait devenir un problème. J'ai ressenti alors une sorte d'instinct qui m'a soufflé : attention, feu rouge, il faut arrêter sinon cela va glisser vers la routine. Et la routine en →

Ci-dessus : *Corbeaux*.
2001, huile sur toile, 250 x 500 cm.

Ci-contre : *Corps*.
2009, encre sur papier, 225 x 165 cm.



peinture est ce qu'il y a de pire. J'ai donc stoppé tout d'un coup. Puis le temps est passé, je suis revenu à ce thème, mais il s'agissait alors d'un autre chien. Et cela plusieurs fois. En résumé, au début, de petits chiens apparaissaient timidement, je suis ensuite passé au lévrier qui s'étalait sur la longueur et la profondeur des tableaux et des dessins, puis j'ai traité le chien de face et c'est devenu un pitbull.

HFD | Récemment, vous êtes également revenu aux oiseaux...

WV | J'avais commencé dans les années 1960 avec un petit tableau intitulé *Le paysage des oiseaux morts*. Puis le corbeau est arrivé dans des paysages avec des grands feux et des espaces fumants directement liés aux différentes guerres et aux cratères dans lesquels le volatile venait picorer. Et puis, dans cette série toute récente, les oiseaux se sont mis à s'envoler. Ils sont longtemps restés au sol, assez immobiles, et là, ils se sont élevés dans les airs. Je voulais les rendre plus agressifs. Car là, ils s'envolent pour attaquer un corps, soit crucifié, soit étalé par terre. C'est précisément cet aspect charognard qui m'intéresse. Et la crucifixion que j'évoque n'a rien à voir avec la religion, il est tout simplement question de l'image de l'homme. La réalité nous rappelle que la crucifixion est toujours présente, comme on a pu le constater encore il y a quelques années chez moi, en Yougoslavie, durant la guerre.

HFD | Vous avez toujours revendiqué une vision tragique du monde. N'avez-vous jamais éprouvé l'envie de peindre, par exemple, un nu féminin dans un paysage bucolique ?

WV | Je vis dans un temps et un lieu déterminés, au milieu d'informations clairement énoncées. Parmi celles-ci, parmi l'échantillonnage de possibilités que je pourrais m'approprier, il est vrai que j'ai opéré un choix depuis le départ qui ne m'a jamais lassé et qui s'est imposé comme un devoir de réagir. Je ne dis pas que je suis un peintre engagé, mais j'observe attentivement. Et face à ce qui se passe, je suis effectivement attiré par cette souffrance, cette agressivité, cette cruauté de l'homme envers l'homme. L'histoire quotidienne me donne tellement d'éléments que je ne peux cesser d'évoquer ces atrocités. Je pensais que le début de ce millénaire serait meilleur, mais il s'annonce encore pire. En tant que personne morale, intègre, à l'écoute du monde dans lequel je vis, je n'ai pas le droit de tourner la tête et de regarder ailleurs. C'est là que se situent mes fondements, le socle sur lequel je suis posé, placé, et je tiens à y rester. Je ne me suis d'ailleurs jamais posé la question de pouvoir faire quelque chose d'autre. C'est une sorte d'obsession, avec le danger d'insistance que cela comporte. Mais comme je produis finalement assez peu et que je passe régulièrement d'un sujet à un autre, j'évite de pousser jusqu'à la saturation. Et puis, comme je l'ai évoqué précédemment, si par hasard je commence à entrer dans ce cas de figure, j'ai toujours ce signal instinctif qui me rappelle à l'ordre et m'indique que, pour un moment en tout cas, il faut arrêter ce thème. Jusqu'à ce que je trouve l'opportunité de le reprendre. ■

Ci-contre : *Feu II*.
1996, huile sur toile, 325 x 225 cm.

Pour les toutes œuvres reproduites courtesy galerie Samantha Sellem, Paris.

VLADIMIR VELICKOVIC EN QUELQUES LIGNES

Né en 1935 à Belgrade (Serbie), Vladimir Velickovic a été témoin des atrocités perpétrées par les troupes nazies dans la capitale serbe, scènes de violence que l'on retrouve en filigrane dans son travail pictural. Diplômé de l'École d'architecture de Belgrade en 1960, Velickovic se tourne presque immédiatement vers la peinture et expose pour la première fois en 1963 dans sa ville natale. En 1966, l'artiste s'installe à Paris où il vit et travaille encore. Il est révélé et consacré auprès du public parisien un an plus tard grâce à une exposition à la galerie du Dragon. Membre important de la figuration narrative, l'artiste « tente avant tout de laisser une cicatrice » dans la mémoire des spectateurs. Reconnu internationalement, professeur à l'École nationale supérieure des Beaux-Arts de Paris de 1983 à 2001, il est aujourd'hui l'un des peintres de l'ex-Yougoslavie vivant en France les plus connus avec Dado. Il est représenté par la galerie Samantha Sellem.

